

De la cause perdue à la passe sans filet *

Marie-Frédérique DOINEAU

Tout d'abord, je tiens à vous dire combien je suis surprise et émue d'être là, heureuse d'avoir été nommée AE, non sans toutefois un léger retour d'angoisse, ne sachant pas du tout comment je vais occuper cette fonction transitoire d'AE ; peut-être en tentant comme je le fais aujourd'hui de vous parler sur le vif avec une certaine hâte ? C'est l'inconnu et c'est bien ! Tout reste à inventer.

Je disais à mes passeurs que cette nomination restait, pour une part, énigmatique. Aurais-je aimé être une petite souris pour avoir accès à la discussion des cartellisans ? Non, en fait. J'accepte d'autant plus volontiers la décision du cartel qu'un certain savoir m'échappe complètement. Il y a un trou qui ne peut être comblé. Je disais donc énigmatique, et également « incroyable », d'une certaine façon, mais pas impossible, car j'envisageais de passer comme une possibilité, certes aléatoire, mais soutenue par un désir décidé et un essai de rigueur pour retracer mon parcours. J'ai choisi ce signifiant « incroyable », car, d'emblée, ceux qui me connaissent un peu savent que je ne ferai jamais partie de ceux qui « s'y croient ». Cela ne va pas dans le sens de mon fantasme. En effet, je n'ai aucun plan de carrière, aucun sens du « marketing » analytique, je suis plutôt discrète et, en étant nommée AE, je n'ai obtenu ni titre prestigieux ou honorifique, ni nouveau diplôme.

AE, ces deux lettres témoignent à mon sens d'un trajet analytique chaotique parfois, mais sérieux, avec des franchissements, sans doute repérés par le cartel, d'un passage de l'analysant à l'analyste, non sans douleur. Même nommée AE, je vous parle aussi comme analysante.

En écoutant ou en lisant les témoignages d'AE, j'ai constaté avec beaucoup de plaisir que, manifestement, il n'y a pas de profil établi de l'AE, mais des AE singuliers, qui ne forment pas un bloc monolithique. Cela me tranquillise, car je ne saurais travailler sur commande. Aujourd'hui, c'est avec plaisir que je vous dis quelques mots

Marie-Frédérique Doineau, <mfdoineau@gmail.com>

* Intervention orale du 15 mars 2009 à l'assemblée plénière de l'APJL à Paris. Texte revu et corrigé par l'auteur.

sur ma nomination, qui va dans le sens d'une plus grande destitution subjective, d'un évidement.

Un mot sur le choix de l'APJL pour faire la passe. J'ai choisi volontairement une association et non pas une école. L'école m'apparaissant comme un lieu devant rester vide, il s'agirait si j'ai bien compris de faire école autour de la passe, proposition faite au plus grand nombre mais qui n'est pas obligatoire, pas sans les passeurs indispensables, ni le cartel de la passe ; faire école donc, pour tenter de fonder une communauté analytique vivante à partir de l'expérience de chacun.

Un élément déterminant porte sur la présence, sûrement exigeante, d'un « plus un » extérieur à l'association, excellent « garde-fou » contre le risque d'endogamie, d'entre-soi, d'endormissement (pente glissante pour tous les groupes, y compris analytiques). Ces divers éléments ont favorisé ma confiance dans le dispositif de la passe.

J'ai également envie de témoigner de l'accueil et du souci permanent des passants à chaque étape de la procédure. Moi qui travaille, entre autres, dans un CMPP (où nous sommes inondés de procédures qui compliquent le travail avec le sujet), j'ai trouvé, *a contrario*, à l'APJL un dispositif souple, ni procédurier ni administratif, toujours humain. Je remercie particulièrement, à cette occasion, mes passeurs (au féminin), qui ont su transmettre avec justesse et engagement mon témoignage et ont contribué à ma nomination, en accueillant ma demande de passe, en écoutant le désir à l'œuvre dans mon discours, mais je remercie aussi mes différents analystes sans lesquels je ne serais pas là et bien sûr le cartel de la passe qui a délibéré et décidé.

Neuf mois se sont écoulés entre la demande de passe et la réunion du cartel... le temps d'une grossesse... Si la décision accouchée du cartel s'avère une bonne nouvelle, je n'étais pas, paradoxalement, suspendue au téléphone, dans une attente interminable. La passe terminée après cinq longs entretiens, j'étais déjà passée à autre chose, après un temps d'allègement, une sensation exacerbée de perte, une grande solitude, pas sans la présence de quelques autres. J'étais persuadée que quelque chose de mon trajet analytique – pas tout, c'est de structure, mais au moins sa logique interne, presque à mon insu (mais pas sans moi) – était passé à mes deux passeurs. C'était l'essentiel et le reste importait peu !

Je précise que, quelle que fût la réponse du cartel, la passe aurait été dans tous les cas de figure une expérience inoubliable, avec, à mon grand étonnement, comme dans la cure, quelques épisodes d'amnésie mais pas sur l'essentiel. En effet, je ne pourrai reprendre la chronologie exacte de mon récit, que je n'avais pas préparé par écrit. J'ai fait la passe « en direct ». Ce n'est pas un nouveau concept que je forge, c'est juste pour insister sur ce qui se jouait d'une tentative de passe, d'un vrai moment de passe au fur et à mesure des entretiens successifs, entrecoupés de moments de doute,

d'affects dépressifs, voire d'angoisse. Pourtant, à chaque entretien, le désir était plus fort que tout de transmettre un passage avéré.

Je dois ajouter, et ce n'est pas anodin, que cette nomination d'AE m'a décalée d'une autre nomination, médicale celle-là, d'un diagnostic confirmé de maladie de Parkinson, auquel je refuse d'être réduite. Ni l'analyse reconduite pendant des années, ni la passe, ni même la nomination n'empêchent les restes névrotiques, le symptôme, le vide sur lequel l'analyste peut et doit s'appuyer pour travailler. L'analyse n'a donc pu éviter ce réel du corps malade, mais elle allège ce poids incontournable, pour une part non symbolisable.

En me souvenant du témoignage émouvant et passionnant de Martine Noël¹ à Lyon, je me suis questionnée moi aussi sur un éventuel nouage défectueux et temporaire des trois registres, réel, symbolique et imaginaire, à un moment douloureux de mon histoire. En effet, cette maladie est intervenue peu de temps après des événements qui m'avaient laissée en perdition, sans repères. Peut-on parler malgré tout d'« échec de la réponse phallique » ? Il est à noter qu'auparavant je n'étais presque jamais malade, sans doute protégée par le transfert. Le déclenchement de Parkinson reste donc mystérieux. Y a-t-il encore quelque chose à traiter du côté du sens en analyse, ou bien faut-il, tout simplement, accepter que cela relève du « pas de sens », du réel pur ? Je laisse la question en suspens...

Une précision encore. Si j'ai souhaité « vivement faire la passe, sans filet » (je cite de mémoire les termes du courrier adressé au secrétariat de la passe), cela s'est fait sans aucune révélation soudaine extraordinaire, mais plutôt j'étais poussée par une urgence subjective : le désir décidé de cesser de remettre toujours à plus tard, de ne plus me soumettre à un Autre « religieux » qui saurait tout pour prendre cette décision solitaire. Ce désir me taraudait depuis longtemps sans que j'ose franchir le pas, attendant névrotiquement d'avoir résolu des difficultés persistantes. Malgré ces soucis de santé récurrents, je sentais confusément que je ne pouvais plus attendre d'être guérie (dans tous les sens du terme) pour me risquer au « pari fou » de la passe, selon l'heureuse expression de Pierre Bruno. Lacan parlait quant à lui du « risque fou du devenir analyste² ».

Petit retour en arrière. J'avais consulté un premier analyste sur fond d'angoisse conjugale et dans un moment de vacillement, d'ébranlement de certitudes anciennes. J'avais déjà rencontré des moments d'angoisse pendant l'enfance et l'adolescence, période où j'étais très solitaire, et lors de mes nombreux déménagements entre la France et l'Afrique. Cela ne m'avait pas empêchée de faire aussi de bonnes rencontres

1. M. Noël, « L'aveugle », dans *Passe à la création*, Paris, APJL, 2006, p. 85 : « Le déclenchement du PPS a signé un échec de la réponse phallique. »

2. J. Lacan, Intervention « Sur l'expérience de la passe » (1973), inédit : « Quelqu'un prend ce risque fou, enfin, de devenir ce qu'est cet objet. »

et des lectures qui m'avaient donné le goût des autres, et non pas seulement la peur de l'Autre issue de la petite enfance. Je savais depuis toujours que je n'avais pas d'autre choix pour m'en sortir que d'en passer par le divan de l'analyste, ce qui ne m'a pas empêchée de différer mon entrée dans la cure, attendant de souffrir plus... toujours plus (et en silence, selon l'injonction paternelle).

Grâce à l'analyse, la pulsion de mort eut rapidement moins de prise sur moi, et aujourd'hui cela a des effets durables sur ma vie affective (je n'ai plus peur d'être une femme) et professionnelle (je travaille avec une plus grande liberté, je ne recule plus devant les psychotiques, le lien social est plus léger). Toutefois, avec la passe effectuée, puis la nomination, puis-je affirmer désormais que je ne suis plus une « cause perdue » ? Sans trop en dévoiler, je vous livre une petite histoire, par le petit bout de la lorgnette du fantasme, à entendre bien sûr comme une reconstruction...

Il était une fois une petite fille qui aurait dû s'appeler Rita, comme la sainte patronne des causes perdues, que sa mère, après avoir perdu successivement deux fils, invoquait pendant sa grossesse. L'enfant a vécu et la promesse n'a pas été tenue : le père de cette petite fille, ne collant pas à la jouissance maternelle, a déclaré sa fille à l'état civil sous le prénom composé de Marie-Frédérique.

Le père a toutefois laissé cette histoire se répéter avec une certaine complaisance, comme si la prénomination n'avait pas suffi à faire coupure. La petite fille s'est identifiée à fond à la cause perdue. Le prénom féminin Marie n'a jamais été prononcé, ni utilisé par les parents (malgré des demandes réitérées). Seul le second prénom, Frédérique, qui comporte une équivoque sur le sexe (quand on l'entend sans l'orthographe), a été retenu et nommé sans exception aucune. Le silence mortifère était de règle dans cette famille et les propos tenus n'en avaient que plus de poids. Parler semblait dangereux, à éviter, sauf sur un mode opératoire. Quelques années d'analyse ont dégonflé l'imaginaire de cette anecdote dont je peux rire aujourd'hui. C'est un des acquis de la cure.

Bien plus tard, mon deuxième analyste étant à l'École de la Cause freudienne, j'avais trouvé refuge à l'Association de la Cause freudienne (où je m'efforçais de travailler comme un bon petit soldat), la cause freudienne venant alors se substituer à la cause perdue. Un progrès certes ! Mais le fantasme de la recherche d'une famille, d'une complétude, du confort du groupe institutionnel persistait malgré tout.

Après une démission radicale liée à la crise de Barcelone et alors que j'occupais des responsabilités à l'ACF, j'ai ouvert les yeux, dans des circonstances éprouvantes, non seulement sur l'institution analytique mais aussi sur la position masochiste que j'occupais à bas bruit. Plus tard, un passage à l'École des Forums du Champ lacanien m'a rendue sensible à certaines répétitions. Les grandes écoles n'étaient décidément

pas pour moi. Avant de rejoindre l'APJL, je suis passée par un certain flottement et la nécessité de continuer à travailler avec d'autres pratiquant une certaine ouverture.

Après ma deuxième cure terminée d'un commun accord avec l'analyste, et dont l'arrêt a presque coïncidé avec mon divorce et le changement d'institution analytique, j'ai repris après une période d'apaisement une troisième cure, cette fois avec un analyste de l'ALI (hors circuits institutionnels connus), pour faire face à un retour d'un sentiment de vide, de « dépression », et retravailler certains points insuffisamment élaborés, comme le désir et l'amour.

Je ne pourrai résumer facilement les épisodes cruciaux de ma passe. Je peux néanmoins repérer certains moments clés, comme l'évocation de mon divorce, après tant d'années ! Non seulement je quittais un mari mais je me séparais également d'une injonction maternelle « pousse au sacrifice ». J'ai noté aussi un rêve insistant, à propos d'une scène réellement vécue. Mon chien est abattu froidement par mon père sous le prétexte qu'il a peut-être la rage, dans le contexte d'une épidémie. Je me suis longtemps vue comme le chien abattu et il a fallu de nombreuses années (et les interventions et les coupures de l'analyste) pour que je ne me sente plus « fusillée » par le regard paternel, voire le regard de l'Autre.

Grâce à ma dernière cure, j'ai pu en rabattre sur la question de l'Amour avec un grand A et accepter les aléas du désir (non sans une certaine forme d'amour, avec un petit a). Cela après avoir connu un amour « fou » et étouffant avec un homme qui aurait voulu faire de moi « la Femme qui n'existe pas ». Rupture très douloureuse et soulagement à la fois, mais je me retrouvais déboussolée, avec la tentation, vite éloignée, de redevenir une cause perdue, comme si la perte de l'amour se révélait insupportable de nouveau. Aujourd'hui, c'est derrière moi, révolu, dépassé. J'ai appris à accepter une certaine solitude de femme et ne suis plus dans l'idéal du couple.

Pourtant, je poursuis encore en espaçant les séances cette cure que je pensais terminer avec ma passe. Je prends le temps qu'il faut, pour élaborer sur ma maladie, réel auquel je me heurte, et sur ma position d'analyste. Le sujet supposé savoir semble être tombé, car j'ai parlé de lui à l'imparfait à mes passeurs, comme si j'étais déjà partie. Mes dires s'assèchent considérablement, mais j'ai sans doute besoin de cette adresse ponctuelle.

Je constate que, dans l'après-coup de mes différentes tranches d'analyse, les thèmes intriqués de la mort et de la féminité reviennent comme un fil conducteur. Désormais, les éléments du féminin, du « pas tout » si difficile à émerger dans mon histoire sont associés enfin à plus de vie. C'est pourquoi je souhaite dédier ma passe à une amie qui s'est suicidée il y a vingt ans, pendant les vacances de son psychiatre-psychanalyste. La lettre qu'elle a eu le temps d'écrire avant de sombrer dans le coma

ne laissait aucun doute sur une position mélancolique ; sa mort tragique m'a fait beaucoup travailler sur le divan. Je lui suis redevable de certaines de mes avancées. C'est à cette époque que j'ai commencé à imaginer qu'un jour lointain je pourrais peut-être occuper la place de l'analyste pour tenter d'objecter à la pulsion de mort, sans être dans la toute-puissance pour autant. Je devais, évidemment, m'occuper en priorité de ma problématique.

Son décès a contribué à bousculer ma position subjective qui consistait notamment à se plaindre et à se laisser « mourir à petit feu »... C'est quelque chose qui a changé durablement. J'ai appris à relativiser mon mal-être et à profiter des petits bonheurs qui se présentent.

Un rêve du temps de ma passe est en lien avec ces questions de vie ou de mort. Un cheval se déplace, vivant bien qu'entamé. En effet, il lui manque un morceau de chair³ sur le flanc. Rien de sanguinolent ni d'angoissant, mais rien non plus du côté de la sublimation ; plutôt une vision d'horreur, d'un trou qui renvoie à la castration symbolique, au prix à payer pour avancer dans la vie, au renoncement à la jouissance pour accéder au désir.

J'enchaînerai avec un rêve déjà ancien : une chute interminable dans une piscine sans eau, chute qui devrait logiquement être mortelle. Je suis à la fois sur le plongeur, la gorge serrée, poussant un cri muet, et au fond de la piscine encore vivante après le grand saut dans le vide. Je crois qu'on m'a poussée. À mon réveil, je me suis dit : « Il te reste à l'ouvrir » (la bouche). Et peut-être toutes les chutes ne sont-elles pas mortelles ? Dans l'après-coup de la passe, véritable plongeur dans le vide, « sans filet », je l'ai vérifié. L'Autre avec un grand A n'existe pas mais quelques autres peuvent m'entendre.

J'ai envie de conclure par cette citation de Lacan qui me touche particulièrement. Il y évoque l'analyste⁴ : « Non seulement, ce qu'on lui demande le souverain bien, il ne l'a pas, mais il sait qu'il n'y en a pas. » « Avoir mené à son terme une analyse n'est rien d'autre qu'avoir rencontré cette limite où se pose la problématique du désir. » Serait-ce mon cas ? Cela s'est réalisé dans l'aventure de la passe. Cela restera à confirmer au quotidien, mais je peux affirmer pour l'instant que l'analyse, la passe et la nomination réveillent le désir qui n'est plus impossible.

La passe ? C'est vivifiant.

3. J. Lacan, *Le séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 371 : « Sublimez tout ce que vous voudrez, il faudra bien payer avec quelque chose. Ce quelque chose s'appelle la jouissance. Cette opération mystique, je la paie avec une livre de chair. »

4. *Ibid.*, p. 347.